



UNE HISTOIRE ...
À SUIVRE !

Saint-Colomban

Société d'histoire de la Rivière-du-Nord

101, place du Curé-Labelle, local 206

Saint-Jérôme (Québec) J7Z 1X6

Téléphone : 450 438-1759

Courriel : courriel@shrn.org ● Site Web : www.shrn.org

Centre d'archives

Le centre est ouvert tous les mercredis après-midi à compter du mercredi suivant la fête du Travail jusqu'au mercredi précédant la Saint-Jean-Baptiste. Il est possible d'ouvrir sur demande, en dehors de la période régulière, selon les tarifs établis. La consultation est gratuite pour les membres.

Adresse : Maison de la culture Claude-Henri-Grignon
101, place du Curé-Labelle, local 206
Saint-Jérôme (Québec) J7Z 1X6
(au 2^e étage par l'ascenseur)

Horaire : le mercredi de 13h à 16h

Site Web

Vous y trouverez une description des fonds d'archives, des nouvelles, une version HTML d'extraits de précédentes parutions du bulletin d'information, notre boutique, les dossiers prioritaires de la société, les découvertes, une série de liens ainsi que d'autres informations utiles ou amusantes.

www.shrn.org

Bulletin

Le bulletin est publié deux fois par année, au printemps et à l'automne.

Dépôt légal : Bibliothèque et Archives nationales du Québec 2010
Bibliothèque Nationale du Canada 2010

No d'ISSN : 1715-1767

Coordination / réalisation du bulletin : Line Renaud
Linda Rivest

Vérification d'épreuve : Suzanne Marcotte

© Société d'histoire de la Rivière-du-Nord et les auteurs, 2010

Le mot de la présidente

Profitant du 175^e anniversaire de Saint-Colomban, nous avons résolument teinté le bulletin d'automne à la saveur colombanoise.

En puisant dans nos fonds d'archives, nous avons pu retracer des informations intéressantes sur le passé de Saint-Colomban. Passé qui nous replonge dans les aléas de la vie rurale du Québec.

J'espère que vous aurez plaisir à prendre connaissance des textes que nous avons choisis pour souligner l'année anniversaire de cette municipalité.



Vous aurez sûrement noté que le Bulletin d'information a changé de nom et nous espérons qu'Une histoire ... à suivre! sera une invitation à vous plonger dans la lecture des trésors de votre Société d'histoire.

L'équipe de rédaction du bulletin s'est également agrandie et vous êtes invités à proposer vos textes et/ou commentaires par le biais du site Internet www.shrn.org.

Soyez assuré que notre objectif est de développer et d'assurer la pérennité de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord.

Suzanne Marcotte
Présidente

<i>Le mot de la présidente</i>	2
<i>Saint-Colomban</i>	3
Brève histoire de Saint-Colomban	3
Origine du toponyme	6
<i>Texte savoureux</i>	7
Entrevue avec monsieur William Kavanagh et son épouse, née Joly	7
Les superstitions chez les Irlandais à Saint-Colomban.....	11
<i>Le coin des membres</i>	12
Suggestions	12
Racontez l'Histoire	12
Tirages annuels	17
<i>Dossiers</i>	18
Table de concertation des sociétés d'histoire et du patrimoine des Laurentides	18
Un vent de changement à la Société d'histoire! La suite	19
<i>En dirzet du Conseil d'administration</i>	22
Assemblée générale annuelle 2010.....	22
Le fonds Claude-Henri Grignon	23

Saint-Colomban

Brève histoire de Saint-Colomban

Fondation de la colonie

C'est vers 1820 que les premiers colons s'installent à Saint-Colomban situé dans l'Augmentation de la seigneurie du lac des Deux Montagnes. Les premiers habitants sont en grande majorité d'origine irlandaise, de religion catholique et de langue anglaise. Ils s'installent sur des terres concédées par les seigneurs, les Sulpiciens, le long du chemin de la Rivière-du-Nord, de la montée de l'Église, des côtes Saint-Georges, Saint-Patrick, Saint-Paul et Saint-Nicholas.

La petite communauté, qui s'organise petit à petit, demande l'érection de la paroisse et la permission de construire une chapelle dès 1830. La petite chapelle est construite « sous le patronage de saint Colomban » sur la côte Saint-Paul près de la montée de l'Église. Selon toute vraisemblance, la paroisse est érigée canoniquement en 1835 puisque le 14 octobre de cette année-là se tient la première assemblée de paroissiens. Cependant, le décret témoignant de sa fondation officielle n'a jamais été retrouvé. Peut-être n'a-t-il jamais été rédigé? C'est finalement Mgr Émilien Frenette, premier évêque de Saint-Jérôme, qui érige « officiellement » Saint-Colomban en... 1952.

La colonie se développe progressivement. Les Sulpiciens concèdent des terres jusqu'à la fin du régime seigneurial. Vers 1831, la population s'élève à environ 900 à 1000 individus, principalement des cultivateurs. L'on retrouve également trois maîtres d'école et quelques gens de métier comme un forgeron, un scieur, deux cordonniers et quelques journaliers.

En bordure de la rivière Bonniebrook se trouve un moulin à scie et un moulin à farine (ils étaient situés au bas d'où se trouve aujourd'hui un barrage en ciment le long de la montée Cyr, près de la rivière du Nord). C'est vers cette même période qu'un pont est érigé à l'extrémité sud de la montée de l'Église pour se diriger vers Sainte-Scholastique et qu'un autre est construit à proximité des moulins banaux. Bien que dans un état plutôt précaire et parfois difficilement carrossable, les chemins principaux sont tracés pour se déplacer sur tout le territoire. Plusieurs colons choisissent aussi de se déplacer par la voie des eaux.

Quelques décennies plus tard, vers les années 1850-1860, l'on recense plusieurs moulins de toutes sortes sur le territoire colombanois : moulin à scie, à cardes, à orge, à fouler, à bardeaux, à farine de blé et d'avoine. D'autres petites industries se développent également. L'exploitation forestière est probablement la plus importante activité économique. Le bois produit permet principalement la construction de maisons, la fabrication de meubles et autres objets de la vie quotidienne et la vente de bois à la corde. Les petits commerces s'implantent à des points stratégiques de la paroisse. L'on retrouve surtout quelques magasins généraux et auberges. Peu de bourgeois et de professionnels se sont installés sur le territoire.



Une des écoles de rang de Saint-Colomban dans les années 1930. Photographe inconnu, 1936, SHRN, 08-01/6, Fonds Pauline Cadieux

Diminution de la population

C'est le 1^{er} juillet 1845 que la Municipalité de la paroisse de Saint-Colomban est fondée, puis le 18 mai 1861 c'est l'érection civile de la Municipalité de Saint-Colomban. Le premier maire aurait été John Phelan. À partir de 1860, la population colombanoise diminue constamment. En 1901, Saint-Colomban compte 324 habitants dont 227 sont d'origine

irlandaise. Plusieurs facteurs expliquent cette décroissance démographique, mais la principale raison demeure la pauvreté du sol. Le territoire de Saint-Colomban est rocheux et montagneux rendant ainsi la terre plutôt inculte à l'agriculture. Souvent, après seulement deux générations, les colons quittent leur lopin de terre. Les terres abandonnées seront bientôt occupées par d'autres immigrants européens de différentes nationalités qui arriveront au pays suite à la Première Guerre mondiale.

Organisation et diversification

À la fin du XIX^e siècle et dans la première moitié du XX^e siècle, l'économie se diversifie. Par exemple, l'on retrouve différentes entreprises, dont une tannerie, une manufacture de textile, une manufacture de douves à baril et une carrière de granite. L'on dénombre également plusieurs chantiers de bûcherons sur le territoire.

Malgré ces changements, le service du téléphone a pris des années avant de desservir la population décimée de Saint-Colomban. Alors que les paroisses du comté de Deux-Montagnes ont accès au téléphone depuis 1917, ce n'est qu'en juin 1937, grâce à une corvée générale instiguée par le curé Presseault, que sont érigés les premiers poteaux téléphoniques.

L'électricité a aussi mis beaucoup de temps à se propager sur le territoire. D'après la tradition orale, ce n'est qu'au cours des années 1940 que la population bénéficiera de l'électricité. Pourtant, en 1906, au pied de la rivière Bonniebrook (où se trouvaient auparavant les moulins banaux), une centrale électrique voit le jour : la St-Canut Lumber Light and Power. Bien que située à Saint-Colomban, la centrale fournissait l'électricité aux citoyens de Saint-Canut et Sainte-Scholastique.

Villégiature

Les années 1950 à 1970 transforment profondément le paysage de Saint-Colomban. Comme plusieurs autres villages de la région des Laurentides, le tourisme saisonnier se développe de façon importante. Néanmoins, déjà au début du XX^e siècle l'on dénote la présence de résidences d'été et de maisons de pension.

Vers le milieu du XX^e siècle, l'on voit l'apparition de chalets et de sites de camping. La région est particulièrement reconnue pour la chasse, la pêche et ses lieux de détente.

Le golf Bonniebrook, qui existe depuis 1927, devient un golf public en 1950. Le Colford Lodge aménage une petite plage le long de la rivière du Nord. De nombreux lacs artificiels voient le jour à partir des années 1940 et, en bordure des eaux, on offre des chalets, des plages, de l'équipement récréatif et des sites de restauration aux touristes saisonniers. À cette époque, la population locale ne dépasse guère les 300 habitants, mais l'on compte près de 3000 touristes annuellement.



Forte croissance démographique

Alors qu'en 1982, la seule école de la municipalité était menacée de fermeture, les trois établissements érigés aujourd'hui arrivent à peine à combler les besoins actuels de la population colombanoise.

En 1936, le bureau de poste était installé dans l'une des premières maisons qui fut construite à Saint-Colomban. Photographe inconnu, 1936, SHRN, 08-01/4, Fonds Pauline Cadieux

La municipalité de Saint-Colomban connaît, depuis les années 1990, un taux d'accroissement démographique parmi les plus importants au Québec. Une telle expansion a permis d'offrir davantage de services à la population : bibliothèque, parcs, jeux d'eau, sentier pédestre, service d'incendie, etc. Néanmoins, afin de conserver le caractère rural du territoire et des espaces boisés, une réglementation de zonage et d'urbanisme fut adoptée pour respecter l'environnement naturel du territoire.

Aujourd'hui, l'agriculture a pratiquement disparu, les chalets se sont transformés en résidences permanentes, mais il faut se souvenir afin que les générations futures développent «la nature habitée».¹

Linda Rivest,

Archiviste contractuelle

¹ Bibliographie :

Bourguignon, Claude.- Saint-Colomban : Une épopée irlandaise au piémont des Laurentides / Édition revue et augmentée.- Sainte-Sophie : Éditions d'ici là, 2006, 279 p.

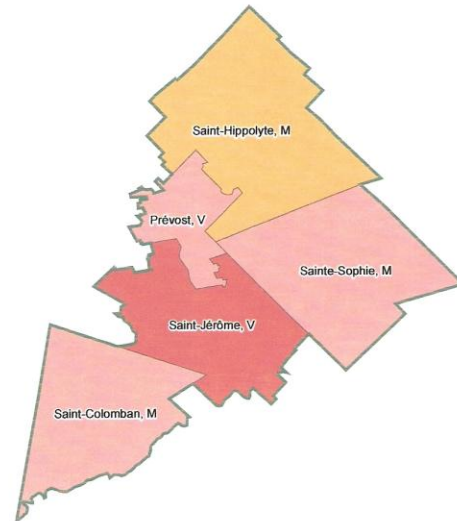
175^e anniversaire de Saint-Colomban : La nature habitée.- Journal Le Nord : cahier officiel, mercredi 16 juin 2010, 28 p.

Site Internet de la municipalité de Saint-Colomban : <http://www.st-colomban.qc.ca/>

Origine du toponyme¹ Saint-Colomban (municipalité)

Origine et signification

Lieu de villégiature situé à quelque 20 km au sud-ouest de Saint-Jérôme, la municipalité de Saint-Colomban est bordée par la rivière du Nord, au sud, de même que par Mirabel. Le territoire est foulé, en 1819, par Hilaire Joubert, premier propriétaire d'un lot de cette future paroisse laurentidienne. Il sera bientôt suivi de plusieurs Irlandais et Écossais transitant par Saint-Benoît et Saint-Eustache, lesquels formeront une véritable petite colonie, comptant 250 habitants en 1825. Son peuplement presque exclusivement anglo-celte dominera jusqu'en 1920.



La paroisse de Saint-Colomban est formée, vers 1835, à partir d'un territoire détaché de Saint-Jérôme.

En janvier 2009, la municipalité de la paroisse de Saint-Colomban devient la municipalité de Saint-Colomban. Au milieu du XIX^e siècle, la population irlandaise catholique avait été recrutée par le coadjuteur du diocèse de Kingston, monseigneur Patrick Phelan (Ballyraget, Irlande, 1795 - Kingston, Haut-Canada, 1857). Il est considéré comme le fondateur de la paroisse.

Découragés par la rude vie de colon, plusieurs paroissiens quittent Saint-Colomban. Entre 1920 et 1940, nombre d'immigrants slaves (Russes, Polonais, Ukrainiens) de même que des francophones québécois viennent grossir les rangs de la population colombanoise. Le nom retenu tant pour la paroisse que pour la municipalité érigée en 1845 – amputée d'une partie de son territoire en 1857 avec la création de Saint-Canut – et pour le bureau de poste (« St. Columbin », 1851) rappelle la mémoire du moine Colomban (Leinster, Irlande, vers 543 - Bobbio, Italie, 615). Ce dernier évangélise l'Écosse, l'Angleterre du Nord au VI^e siècle, en plus de couvrir la Gaule et l'Italie, de monastères. Son origine géographique témoigne de celle des pionniers. On relève, au cours de l'histoire, différentes orthographes qui affectent le nom municipal, parmi lesquelles les formes anglaises « St. Columban » (plan de 1831) et « St. Columbine », cette dernière figurant sur une carte de 1872.

Généralité²

Désignation	Municipalité
Date de constitution	1855-07-01
Superficie km ²	94,24
Population	12 218
Gentilé	Colombanois, oise

¹ **Source :** *Noms et lieux du Québec*, ouvrage de la Commission de toponymie paru en 1994 et 1996 sous la forme d'un dictionnaire illustré imprimé, et sous celle d'un cédérom réalisé par la société Micro-Intel, en 1997, à partir de ce dictionnaire.

² **Source :** *Tiré du site des Affaires municipales, Régions et Occupation du territoire du Gouvernement du Québec.*

Texte savoureux

Notre Centre d'archives recèle, entre autres, nombre de textes qui illustrent magnifiquement les lieux, paysages, situations et visions de ceux qui nous ont précédés. Cette vision que nos ancêtres portaient sur leur temps peut parfois nous paraître amusante ou choquante, selon le cas, mais elle mérite qu'on s'y intéresse.

Nous vous proposons deux textes fort différents, tirés de nos archives, qui illustrent deux facettes de Saint-Colomban. En premier lieu, il s'agit d'extraits d'une retranscription d'enregistrement sonore d'entrevue avec monsieur William Kavanagh et son épouse née Joly, réalisée en 1983 alors que celui-ci avait 73 ans, dans le cadre de recherches ethnologiques de Claude Bourguignon. Puis en second lieu, d'un texte tiré des Cahiers d'histoire de la Rivière-du-Nord, vol. 3, # 2 portant sur les superstitions chez les Irlandais de Saint-Colomban également de Claude Bourguignon.



Extraits d'entrevue avec monsieur William Kavanagh et son épouse, née Joly

[. . .]

Claude Bourguignon **(CB)** En fait, c'est votre grand-père, je pense qui est arrivé ici à Saint-Colomban?

Madame Joly Kavanagh **(MME K)** Son père. C'est son père qui est arrivé le premier des Kavanagh à Saint-Colomban.

William Kavanagh **(WK)** Mon père est arrivé le premier des Kavanagh.

(CB) Est-ce que vous savez pourquoi votre père est venu à Saint-Colomban? **(WK)** Mon père est venu au monde là (Ste-Scholastique), y s'est marié, il a travaillé une secousse à Ste-Scholastique puis après ça cette terre-là était à vendre. Il l'a acheté. **(CB)** Il l'a acheté de qui cette terre-là? **(WK)** J'ai toujours entendu dire que c'était un nommé Leary qui restait là. **(CB)** Quand il l'a acheté la terre, elle était en friche? **(WK)** Mon pépère y'a été obligé de faire de la terre neuve. Il l'a quasiment presque toute défrichée. **(CB)** Elle avait été défrichée avant, elle avait repoussé? **(WK)** Y'en avait de la terre cultivable, la majorité était toute en branche depuis des années.

(CB) Dans le plus vieux que vous vous rappelez, qu'est-ce qu'il y avait comme bâtiment? **(WK)** Une grange, pis l'écurie pour les chevaux. **(CB)** Il mettait combien d'animaux là-dedans? **(WK)** On mettait 4 chevaux, une dizaine de vaches. **(CB)** Gardiez-vous des moutons? **(WK)** Non, on a que des chèvres. **(CB)** Puis des porcs. **(WK)** Les porcs on en gardait toujours 4 à 5. **(CB)** Les porcs est-ce que vous aviez un bâtiment spécial pour les mettre? **(WD)** Oui, y'avait un espèce d'appenti au bout de la grange. **(MME K)** Y'avait des poules? **(WK)** Y'avait des poules, on avait toujours une cinquantaine de poules. **(CB)** Les poules, il y avait un poulailler ou bien ... ? **(WK)** Les poules dans ce temps-là étaient louses, le soir il les rentrait dans l'écurie. Y'avaient leur nichoir dans les bâtiments, puis le nid pour pondre.

(CB) Comme culture, qu'est-ce que vous faisiez? **(WK)** Ben les premières années, le père a toujours fait des jardinages, y faisait de la grosse culture aussi, mais beaucoup de jardinage. En dernier, c'était rien que du jardinage, cannage. **(CB)** Puis comme grosse culture? **(WK)** La grosse culture c'était l'avoine. **(MME K)** Le foin. **(CB)** Comment c'était organisé le cannage? **(WK)** Ah ben, on cannait à la main. On avait une machine pour fermer les boîtes. Ça c'était tout empaqueté à la main. **(CB)** Il y avait combien de monde qui travaillait là-dedans? **(WK)** Il devait y avoir 7-8 employés. À part les membres de la famille. **(CB)** Ça se faisait à quel endroit? **(WK)** Dans une bâtisse qu'on avait au bord de l'eau en biais avec la maison. **(CB)** Là-dedans avant, il mettait sa machinerie? **(WK)** Ben l'hiver, on mettait nos voitures, pis les voitures l'été on les mettait dans ça. **(CB)** Y'avait combien de voitures? Y'avait une wagon, des bogheys, une express, tombereau, tout ce qui était utile pour le temps (machine, râteau, moulin, toute était à chevaux).

(CB) Est-ce qu'il y avait un hangar à bois? **(WK)** Non. On avait au bout de la maison, ben c'est plus de même, on appelait ça un bas-côté nous autres. On rentrait notre bois là-dedans l'hiver. L'été on se retirait là-dedans dans les grosses chaleurs, l'hiver on rentrait notre bois là-dedans, le printemps on faisait le ménage là-dedans. **(CB)** C'était votre cuisine d'été.

(CB) Pour boire, c'est un puits que vous aviez? **(WK)** Un puits avec un rouleau avec une manivelle. T'accrochais la chaudière avec un snatchel, t'accrochais la chaudière tu l'as descendait dans le puits, on tournait le rouleau. **(CB)** L'extérieur du puits, est-ce que c'était un rond en pierre? **(WK)** Non, le dedans du puits était maçonné, après ça à la sortie de terre, c'était du bois. Un carré de bois. Le rouleau était pris avec des montants. **(CB)** Est-ce qu'il y avait un toit par-dessus? **(WK)** Non. **(MME K)** Y'avait pas d'eau dans les maisons dans ce temps-là.

(CB) Aviez-vous un caveau à légumes? **(WK)** Non, on mettait ça dans la cave de la maison. **(CB)** Comment c'était disposé en-dedans pour mettre les légumes, y avait-il des sections? **(WK)** Les patates on mettait tout ça dans un tas. Les choux on pendait ça après les soliveaux. **(CB)** C'était accroché comment? C'était mis dans des poches puis suspendu? **(WK)** Non, non, on prenait les choux par une corde, on mettait ça par la racine, le coton avec une corde puis on plantait un clou dans le soliveau. **(CB)** C'était suspendu, est-ce qu'il y avait une raison pour cela? **(WK)** C'était plus chaud à terre, y'auraient pourris, y se gardaient. **(MME K)** Y avait bien des tablettes pour mettre des cannages. **(CB)** Les cannages, c'étaient quoi au juste? **(WK)** De la fève, du blé d'Inde, toutes sortes d'affaires.

(CB) Vous vendiez aussi de la viande. De la viande vous deviez en faire pour vous autres par exemple? **(WK)** Ben oui, on en gardait une couple pour nous autres l'hiver. On les tuait. **(CB)** Pour garder la viande, est-ce que vous la saliez? **(WK)** Une glacière. **(CB)** Vous aviez une glacière? **(WK)** Ben on en faisait dans ce temps-là des glacières, on coupait la glace sur la rivière, on enterrait ça dans le bran de scie. Après ça on avait des glacières de bois, on mettait un morceau de glace là-dedans, on mettait du manger là-dedans. **(CB)** Votre glacière était à l'extérieur? C'était un bâtiment à part? **(WK)** Ben c'était rien qu'une petite boîte, on rentrait rien qu'un bloc de glace. **(CB)** Mais vous aviez pas une espèce de grosse glacière? **(WK)** Dehors oui, quand on partait notre glace, on allait la chercher à mesure qu'on en avait besoin. **(CB)** Votre hangar à glace était où? **(WK)** Juste en arrière de la maison. Y'avait pas de couverture là-dessus. C'était juste un rentourage pour tenir le bran de scie. C'était à l'air. La glace était recouverte de bran de scie à peu près 2 pouces de bran de scie.

(MME K) Chez-vous ben des fois, y mettait ça dans le puits. (Si) elle avait un morceau de viande qu'elle voulait conserver une journée ou deux, elle avait un contenant, a mettait ça puis l'eau était froide dans le puits. **(WK)** Le lait, c'était la même chose. Elle mettait ça dans une chaudière. **(CB)** Une chaudière de métal? **(WK)** Oui. Elle descendait dans le puits jusque pour pas que l'eau entre dans le vaisseau. **(CB)** Vous aviez une laiterie? **(WK)** Non. **(MME K)** Dans ce temps-là y'ont jamais vendu le lait eux autres, y faisait du beurre. Sa mère elle faisait le beurre. **(WK)** Elle écrémait le lait, puis avec la crème on faisait le beurre. **(CB)** Comment est-ce que vous faisiez ça? **(WK)** Avec une baratte. C'était comme un tonneau, assez gros, c'était monté sur des pattes en fer, et puis il y avait un bras dans le côté, on faisait aller le bras puis la baratte tournait. **(CB)** Ça prenait combien de temps? **(WK)** Oh! Ça pouvait prendre une couple d'heures. **(CB)** Ça prenait un bon bras! Puis est-ce que c'était mis dans les moules? **(WK)** (Elle) avait un moule, elle moulait son beurre là-dedans. **(CB)** Le moule est-ce qu'il était décoré, est-ce qu'il y avait des motifs comme des cœurs? **(WK)** Non, c'était uni. **(CB)** Le moule c'est vous qui l'avez fait, je suppose? **(WK)** Oh ben tout ce qu'il avait à faire, y l'on faite.

(CB) Avez-vous pas mal connu d'Irlandais de Saint-Colomban? **(WK)** Bien on les a connus. Ceux qu'on a connus le plus, c'est Mc Andrew, Carroll, Elliott. Je me rappelle du père, on l'appelait Bob, comment qu'il s'appelait, Willie Elliott. **(CB)** Lui y restait où? **(WK)** Dans le chemin (montée de l'Église) passé le lac Gauthier. **(MME K)** Après ça les Murphy. **(WK)** Bien dans la montée Murphy, oui. **(CB)** Ah vous avez connu les Murphy de la montée Murphy? **(WK)** Je les ai pas connu, mais je sais qu'il y avait des Murphy là. **(MME K)** Non, non, mais ceux qui étaient là pas loin de chez l'Heureux. **(WK)** C'était pas des Murphy ça. **(MME K)** Comment ils s'appelaient? **(WK)** Melloy. **(MME K)** Melloy, oui. **(CB)** Lui était cultivateur? **(WK)** Oui, il était cultivateur. Dans ce temps-là, t'avais un petit morceau de terre, tu gardais une couple de chevaux, y s'coupait 3-4 voyages de billots. L'hiver y'allait vendre ça, puis il rapportait de la nourriture tout ça. **(MME K)** C'est comme ça qu'ils vivaient. **(WK)** C'est de même que ça vivait ces Irlandais-là dans le temps. Ils faisaient un petit voyage de bois, puis ils allaient vendra ça. **(CB)** Quand vous étiez plus jeune, c'était pas tous des Irlandais qu'il y avait à Saint-Colomban? **(MME K)** Il y en avait beaucoup, voilà 30-40 ans, y'en a presque plus.

(WK) Saint-Colomban a commencé à évoluer à peu près quand le curé Presseault est arrivé, quand on est venu à bout d'avoir les chemins pis l'électricité. **(MME K)** L'électricité en 40. En 39. **(CB)** Sur le chemin de la rivière du Nord? **(MME K)** Toute la montée de l'Église. Y'avait (pas) de téléphone à Saint-Colomban dans ce temps-là, y'avait l'électricité. **(WK)** Ça c'est fait avec l'argent de la colonisation qu'ils ont eu pour améliorer les routes. **(MME K)** En 35-40. **(WK)** C'et dans ce temps-là que ça commencé à se développer Saint-Colomban.

(MME K) ... les chemins étaient pas ouverts dans ce temps-là, y'avait pas de machine en hiver. **(CB)** Les chemins étaient pas entretenus l'hiver? **(MME K)** Ben non, y'ont pas toujours été entretenus. **(CB)** Puis est-ce qu'il passait comme une manière de gros rouleau? Qui entretenaient les chemins eux autres même? **(WK)** Ouais. **(CB)** À Saint-Colomban, c'était organisé comment pour faire ça chacun nettoyait le devant de sa terre ou? **(WK)** Toute son lot, sa terre qui faisait partie au chemin, chaque propriétaire nettoyait le chemin. **(CB)** Est-ce qu'il y avait mettons, comme une charrue pour tout le monde, puis chacun la prenait pis l'autre la reprenait? **(WK)** Non, non, chacun ses affaires. **(CB)** C'était organisé comment ce système-là? **(WK)** Y'en a qui avait des charrues de bois, d'autres passaient des rouleaux. **(MME K)** Avec les chevaux. **(CB)** Ces rouleaux, est-ce qu'il y avait du monde à Saint-Colomban qui avait des rouleaux? **(WK)** Omer Brisebois avait ça. Y'avait sa charrue, c'est lui qui entretenait la montée Brisebois.

(CB) On dit toujours que les Irlandais, c'étaient du monde superstitieux. Vous vous rappelez pas des superstitions irlandaises, des histoires de peurs, des légendes, des choses comme ça? **(WK)** On a pas connu ces Irlandais-là superstitieux. **(CB)** Vos voisins c'étaient qui en fait? **(MME K)** C'était M. Deschambault. **(WK)** Keyes, Deschambault, Lepage, Villeneuve, Blondin. **(CB)** Eux autres aussi étaient cultivateurs? **(WK)** Y cultivaient un peu, y gardaient 3-4 vaches, des poules, des cochons.

Dans ce temps-là, les cultivateurs gardaient à peu près ce qu'ils avaient de besoin pour l'hiver, pour vivre l'hiver. **(CB)** La chasse pis la pêche, c'était-tu pas mal important dans l'alimentation dans ce temps-là? **(WK)** Dans ce temps-là certain. Ben c'était important t'avais rien pour le garder. **(MME K)** Fallait le manger tout de suite. **(WK)** Y'avait rien pour le garder, pas de frigidaire, de cooleur, de glacière. Celui qui se faisait de la glace, y se formait une bonne glacière pour l'hiver.

(CB) La plupart du monde devait avoir des glacières comme ça? **(WK)** Ben la plupart du monde qui était, qu'on considérait comme cultivateur oui! **(CB)** Vous faisiez votre glace sur la rivière du Nord? **(WK)** Oui. **(CB)** Comment vous faisiez ça? **(WK)** C'est des godendards, des godendards exprès, pour scier la glace, on faisait ça à bras, à main. **(CB)** Il fallait quand même creuser un coin en premier? **(WK)** On faisait un trou là pour venir à boutte d'entrer le godendard. Là on sciait. **(CB)** Le trou était fait avec quel instrument? **(WK)** Avec une pince-là une tige d'acier, une braire. On en faisait icitte là en dessous du pont rouge qu'ils appellent. Après ça au pont chez Colford. Ça là c'était la place pour faire la glace, Sainte-Scholastique y venait toute chercher leur glace là. Les gros bouchers dans le temps de Pit Landry. **(MME K)** Pit Landry, les bouchers toutes, y'avaient pas d'électricité dans ce temps-là.

(CB) En vendiez-vous de la glace? **(WK)** J'en vendais pas. **(MME K)** Non, mais vous savez quelqu'un arrivait pis disait veux-tu me scier 100 blocs de glace, ben lui des fois y prenait cet ouvrage-là. **(CB)** Y'avais-tu du monde dans le coin qui vendait de la glace? Qui passait avec des voitures puis qui vendait de la glace? **(WK)** Non pas à Saint-Colomban, bien c'est des gars de Saint-Canut qui passaient à Saint-Colomban. La famille Robert ici au lac Robert quand y'a faite son lac c'était ça, y'avait une grosse glacière là pis y passait de la glace. Quand on est arrivé à Saint-Colomban, c'était lui. **(CB)** Y vendait ça comment cette glace-là? **(MME K)** 25¢ le morceau à peu près

(WK) On a faite les chemins ... de la colonisation en 37-38. **(MME K)** Les chemins étaient tout en terre et puis y n'avait pas de chemins. C'est ça lui y'a travaillé pour ces chemins-là. **(CB)** Ah, vous avez fait ça vous? **(WK)** Bien, on n'avait pas d'ouvrage, on travaillait pour une piastre et demie par jour (...) Payait à chaque trois mois. **(CB)** Ah mon Dieu! Puis vous avez fait quels chemins au juste? **(WK)** On a faite la côte St-Paul ... On a faite la rivière du Nord en bas. **(MME K)** Toute à la pelle-là, y'avait pas de machinerie. **(WK)** Oui, au pic pis à pelle. Les rochers quand ils voulaient dynamiter, c'était creusé à main, à la masse. Un gars qui tenait la drille pis qui la tournait, puis y'en a deux qui massaient. **(CB)** Vous étiez combien pour travailler? **(WK)** Ah, une cinquantaine.

[. . .]

Fonds Claude Bourguignon, P042
Retranscription d'un enregistrement sonore
Cote : P042,S01,D05,P02 (cassette 1) et P042,S01,D05,P03 (cassette 2)

Les superstitions chez les Irlandais à Saint-Colomban

À quelque 40 kilomètres au nord-ouest de Montréal, tout près de l'aéroport de Mirabel, se situe la petite communauté de Saint-Colomban. L'origine de Saint-Colomban remonte aux alentours de 1821 avec l'arrivée d'immigrants irlandais fuyant la famine et la misère qui régnaient en Irlande. Ceux-ci constituèrent rapidement la majorité de la population dans le territoire connu alors sous l'appellation : Augmentation de la Seigneurie du Lac des Deux-Montagnes. Après avoir été l'élément ethnique prépondérant, les Irlandais à Saint-Colomban ne sont plus aujourd'hui que quelques dizaines d'individus.

Les Irlandais, comme d'ailleurs les autres peuples celtes (Bretons, Écossais, Manxois,¹ Gallois), sont reconnus pour leur esprit superstitieux, du moins l'étaient-ils autrefois.

L'âme celtique s'oppose profondément au rationalisme de peuples d'origine germanique, slave ou latine. Pour les Celtes, par exemple, le monde des morts est indissociable de celui des vivants. En ce qui a trait aux Irlandais, certaines hypothèses peuvent nous éclairer sur le pourquoi de ce sens du surnaturel si profondément ancré dans leur être. L'Irlande est vers 1847, soit juste avant la Grande Famine d'Irlande, le pays le plus peuplé d'Europe avec plus de 8 millions d'individus. La population habite la totalité de l'île, les moindres coins, et comme l'Irlande connaît une occupation humaine très ancienne, il n'est pas rare que les gens retrouvent dans leur environnement quotidien des vestiges de cette occupation, dont les lieux de sépultures. Les morts côtoient donc les vivants, et le climat humide où baigne l'Irlande avec ses brumes, crée un milieu propice à la naissance de légendes, contes merveilleux et superstitions de toutes sortes.

Bien qu'avec de maigres bagages les Irlandais, à leur arrivée à Saint-Colomban, apportaient avec eux des traditions culturelles très riches. Les superstitions en représentent un aspect ; en voici quelques-unes recueillies parmi des informateurs d'origine irlandaise à Saint-Colomban.

«Le matin du jour de l'An, il fallait que ce soit un homme noir, un homme aux cheveux noirs qui souhaite le premier la bonne année. Si c'était un blond, il fallait qu'il jetât son chapeau avant d'entrer sinon cela voulait dire que l'année ne serait pas chanceuse.»

«Il est malheureux de jeter un chapeau sur une table.»

«Mettez toujours le soulier gauche en premier.»

«Ne pas mettre son chapeau sur un lit.»

«Mettre du vert (chemise) est malchanceux.»

Il semble bien d'après ces informateurs que ces superstitions n'avaient cours à Saint-Colomban, que parmi la population d'origine irlandaise. La couleur verte comme signe de malchance, cela peut paraître étonnant quand on sait que le vert est symbole de l'Irlande. Illustration du nationalisme irlandais depuis de nombreuses décennies l'on ne sait trop pourquoi la tradition orale dans le domaine des superstitions en a fait un élément négatif alors qu'en d'autres occasions, comme à la fête de Saint-Patrick, on l'arbore avec fierté sur soi.

¹ Manxois (ou mannois) de l'Île de Man, territoire britannique formé d'une île principale et de quelques îlots situés en mer d'Irlande.

Il existe aussi des superstitions communes aux irlandais et franco québécois. Par exemple, le fer à cheval se retrouve accroché aux murs des granges comme le porte-bonheur chez les différentes ethnies de Saint-Colomban.

Source : Cahiers d'histoire de la Rivière-du-Nord, vol. 3, # 2
Claude Bourguignon, ethnologue

Le coin des membres

Suggestions

Sorties

Racontez l'Histoire

Mardi, 19 octobre 2010 de 19 à 21h
Maison de la culture Claude-Henri-Grignon
Salle Antony-Lessard
101, place du Curé-Labelle
Informations et inscriptions à la
Bibliothèque Marie-Antoinette-Foucher
dès le 2 octobre 2010
450 432-0569
Les places sont limitées

Cote NT012 / Collection SHRN



Tel que mentionné dans le bulletin du printemps dernier, vous êtes invités à vous joindre à une toute nouvelle activité organisée par la Société de la Rivière-du-Nord.

Animée par Marc Loiselle, vice-président du conseil d'administration, cette soirée abordera le thème des transports.

Le coup d'envoi a été donné au Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec qui a largement fait place aux moyens de transport. Venez nous faire part de vos réflexions, lectures et impressions sur ce thème.

Ne tardez pas à vous inscrire, les places sont limitées!



Marc Loiselle
Vice-président

Cote 012-07-020 / Collection SHRN



Conférence

En collaboration avec la Bibliothèque Marie-Antoinette-Foucher

Votre patrimoine familial

Mardi, 23 novembre 2010 à 19h30
Maison de la culture Claude-Henri-Grignon
Salle Antony-Lessard
101, place du Curé-Labelle
Laissez-passer gratuits disponibles
dès le 13 novembre 2010
Information 450 432-0569

De quoi se compose un fonds d'archives?
Que devez-vous conserver de votre
patrimoine familial ? Comment le protéger,
le classer et l'indexer?



Cote OD-362 / Collection SHRN

Dans le cadre de cette conférence, deux archivistes, mesdames Linda Rivest et Suzanne Marcotte, tenteront de répondre à ces questions.

Livres

LÉGENDES DU QUÉBEC

Un héritage culturel

Ouvrage de 252 pages, 100 légendes illustrées
et 100 tableaux du peintre et auteur Jean-Claude Dupont

Les légendes transmises de génération en génération font partie de notre héritage culturel, tout comme nos biens matériels.

S'il nous plaît toujours de les remémorer, c'est qu'elles mettent en cause des gens de notre entourage ou nous rapprochent de moments vécus par des êtres qui nous étaient chers, nos parents ou nos grands-parents, ou d'autres membres éloignés de la famille.

L'auteur n'a pas voulu ajouter une explication savante aux récits originaux; il les a rendus simplement à la manière d'un conteur traditionnel.

Les légendes que l'ethnologue Jean-Claude Dupont présente ici ne constituent qu'une partie de la vaste recherche en littérature orale qu'il a entreprise sur l'ensemble des contes, légendes et coutumes de l'Amérique du Nord d'expression française.

L'auteur en plus d'être un scientifique, est aussi un peintre d'expression naïve, forme artistique convenant on ne peut mieux à l'illustration d'un corpus de récits populaires. Il est ainsi un bel exemple de travailleur universitaire qui a trouvé le moyen de diffuser ses connaissances en dehors du cercle habituel de l'étude et de la recherche.

Les Éditions GID

Esther Blondin

Un voyage, une passion

Christine Mailloux , 608 pages

Ce livre retrace le destin d'une femme et d'une croyante d'exception : Esther Blondin¹. Analphabète jusqu'à l'âge de 20 ans, devenue éducatrice hors pair, puis fondatrice des Soeurs de Sainte-Anne, celle qu'on appelle aussi mère Marie-Anne ou bienheureuse Marie-Anne Blondin a traversé l'existence avec passion et surmonté de redoutables épreuves.

Son itinéraire est aussi un véritable voyage dans le temps et l'espace : le XIXe siècle, avec ses conditions de vie, son effervescence sociale, sa mentalité religieuse, ses vagues d'immigration, ses épidémies et ses promesses d'avenir, et le Québec de l'époque sillonné par des voitures à chevaux, des bateaux à vapeur et un réseau ferroviaire en pleine expansion qui contribuera au développement des villes et du territoire.

La correspondance d'Esther Blondin est rendue publique pour la première fois. D'autres lettres et des souvenirs de plusieurs témoins complètent ce portrait d'une vie exceptionnelle.

Publié chez Médiaspaul, ce livre est en vente au coût de 26,95 \$. Pour de plus amples renseignements, nous vous invitons à visiter le site Internet de l'éditeur : www.mediaspaul.qc.ca

Éditeur : Médiaspaul Canada, août 2010

Le Devoir

Un siècle québécois

Sous la direction de Jean-François Nadeau

Ouvrage de 176 pages

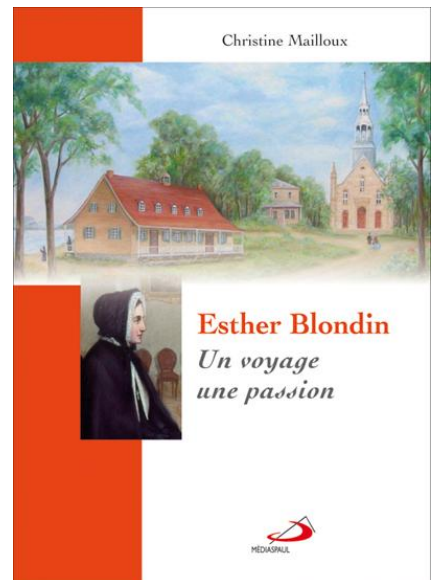
En librairie à compter du 12 octobre 2010

Libre et indépendant depuis sa création en 1910, Le Devoir s'est engagé à défendre les idées et les causes qui favorisent l'avancement politique, économique, culturel et social du Québec.

Derrière un siècle de journalisme, c'est un siècle de vie québécoise qui se profile sous la plume de ses artisans et libres penseurs. Ses divers combats pour la défense de la langue, de l'identité et de la justice sociale, ses prises de position au cours de deux guerres mondiales, son regard sur les grands débats politiques de notre histoire, sa couverture des moments marquants de notre vie culturelle, artistique, scientifique, sportive ...

Grâce à des textes actuels, à des documents d'époque et à la riche iconographie, revisitez un siècle québécois fort en émotions et en idées.

Les Éditions de l'Homme, 2010



¹ Fondatrice des Sœurs de Ste-Anne ; l'École Mère Marie-Anne est devenue la Polyvalente de Saint-Jérôme.

DU NOUVEAU !

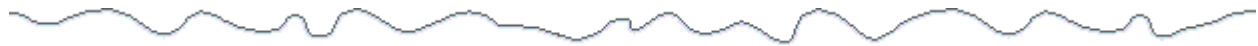
LES ARCHIVES DU MAGAZINE HISTOIRE QUÉBEC

MAINTENANT DISPONIBLES EN LIGNE !

Grâce au consortium interuniversitaire Érudit, tous les numéros du magazine Histoire Québec publiés depuis le volume 1, numéro 1 (1995) jusqu'au volume 15, numéro 2 (2009) peuvent être consultés en ligne.

Le lien vers les archives du magazine est le suivant :

<http://www.erudit.org/culture/hq1056841/hq1060398/index.html>



L'odyssée des transports au Québec

Ce que j'en ai retenu ...

Lors du 45^e congrès de la Fédération Histoire Québec à l'université de Sherbrooke à Longueuil, j'ai eu le plaisir d'assister à quelques conférences, dont «Les anciennes diligences au Québec» et «Il faut passer la mer».

Pour bien débiter la journée, le conférencier, monsieur Pierre Lambert, membre de l'Association des auteurs de la Montérégie, nous a fait un tour d'horizon fort intéressant sur ce moyen de transport méconnu que sont les diligences au Québec. En effet, vers 1699, apparaissent les calèches sur deux roues puis vers 1700 les carrioles et enfin vinrent ensuite les diligences roulant sur des routes plutôt en mauvais état.

Il faut comprendre que le voyage Montréal Québec se faisait en quatre jours et demi et comportait plus ou moins vingt-quatre relais. Fait étonnant, il n'y avait pas de portières les messieurs devaient donc littéralement grimper à l'intérieur de la diligence ; de cette manière, les véhicules évitaient l'inondation lors de la traversée d'une rivière par exemple. Il ne faut pas s'imaginer que ces voitures anciennes étaient aussi belles que dans nos westerns! Elles n'étaient généralement pas couvertes, il y faisait donc vraiment froid en hiver. On ne voyageait jamais par plaisir en diligence ; à preuve, un conducteur a été trouvé mort sur son siège à l'arrivée. La vitesse était de 7 à 8 km /h et le prix était assez élevé pour l'époque : 4\$ pour le voyage Montréal Québec comparé à 2 \$ en bateau à vapeur en 1810.

Le règne de la diligence dura de 1790 à 1900. Le train et le bateau à vapeur ont sonné le glas vers 1910 de ce mode de transport très utilisé dans les Laurentides durant la colonisation.

Par la suite, monsieur Gilles Bachand, président de la Société d'histoire et de généalogie des Quatre Lieux, nous a entretenu du difficile voyage de nos aïeux pour rejoindre le Nouveau Monde. En effet, il fallait de deux à trois mois de voyage pour venir en Nouvelle-France. La veille du départ, un repas d'adieu était servi et une messe était célébrée. L'itinéraire passait par l'Angleterre, l'Irlande, l'Islande, Terre Neuve et le fleuve Saint-Laurent pour arriver à destination.

Sur un navire d'environ 110 pieds de long par 30 pieds de large s'entassaient 150 personnes. Dans le château arrière, qui contenait quelques logements luxueux, tous les meubles étaient arrimés au plancher ; ailleurs, les marins et les passagers mangeaient assis par terre.

Au quotidien, les marins avaient 6 quarts de 4h et ils dormaient 3h½ à la fois. Il était interdit de se dévêtir, silence total après le coucher du soleil et interdiction de se promener. Au lever, lavage à l'eau froide, messe à 6h30 puis déjeuner de biscuits amollis dans l'eau (souvent corrompue) ; le repas principal de la journée consistait en une ration de viande bouillie avec du maïs. Chacun devait fournir sa cuillère et son couteau. Prière du soir avant d'aller dormir dans 3 m² par personne parmi une foule qui ne se lavait pas, ne se changeait pas et partageait le peu d'espace avec les puces et les rats dans une odeur . . . Remarquable.

Dans ces conditions, il est compréhensible que ces navires soient considérés comme moyen de transport, logis, hôpital et parfois comme cercueil compte tenu du scorbut, du mal de mer, des infections et des problèmes de comportement de certains passagers.

Comme vous pouvez le constater, l'information abondante fournie par des conférenciers passionnés a bien su servir l'intérêt des participants. Somme toute, ce 45^e Congrès de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec fut comme à chaque fois une source de plaisir compte tenu de la qualité de ces ateliers et conférences.

Line Renaud

Secrétaire

Saviez-vous que ...

La criée

Autrefois dans nos campagnes, l'église paroissiale rassemblait, tous les dimanches et jours de fête, la plupart des habitants du village, des rangs et des concessions. Avant et après la grand-messe, la foule s'attardait sur le perron ou sur la place de l'église.

Les retrouvailles hebdomadaires donnaient l'occasion à tout le monde de jaser avec les amis, de s'enquérir de la santé des uns, des travaux des autres, et ce, dans une atmosphère de joyeuse cordialité. L'événement se prêtait également bien à la proclamation d'avis de toutes sortes de la part des autorités civiles et religieuses.

Ainsi, il n'était pas rare de trouver toute une batterie d'affiches officielles placardées sur un babillard géant près de l'entrée principale de l'église. À plusieurs endroits, on avait recours à une pratique beaucoup plus pittoresque et colorée pour diffuser annonces et avis. On les faisait littéralement crier par un homme fort en voix, et que l'on appelait le crieur public. C'est ce que les anciens entendaient par «criée du dimanche matin».

La séance d'information se déroulait d'ordinaire assez rapidement sauf en novembre où elle prenait un sens spécial. Elle devenait la «criée pour les âmes». Elle se transformait en une vente aux enchères dont les fruits servaient à faire chanter des messes tout au long du mois de novembre pour les défunts de la paroisse.

Cette coutume avait beaucoup la faveur des paysans français pour qui les âmes du purgatoire, celles qui avaient encore quelques péchés à expier avant d'entrer au ciel, faisaient l'objet d'une attention toute particulière. Car, dans leur esprit, ces âmes étaient souvent celles des derniers disparus, c'est-à-dire des gens qu'ils avaient bien connus, d'où la grande sollicitude dont ils faisaient preuve. La coutume remonterait d'ailleurs beaucoup plus loin. En effet, aux temps bibliques chez les Hébreux par exemple, on avait l'habitude d'offrir fruits et animaux en sacrifice aux mânes¹ des défunts.

Criée pour les âmes

Le jour de «la criée pour les âmes», nos anciens descendaient à l'église emportant avec eux les offrandes qu'ils avaient promis d'offrir pour les disparus. Une fois la messe terminée, il fallait voir s'accumuler sur la tribune du crieur les nombreux objets destinés aux enchères.

On y trouvait beaucoup de légumes et de fruits : des citrouilles, des navets, des tresses d'oignons, des pommes de chou. Toujours les plus beaux de la récolte. Également, un grand nombre de produits domestiques comme l'étoffe du pays, des rouleaux de laine, des couvre-pieds, des pots de confiture, du miel, de la tête en fromage, du sirop d'érable, du tabac en tresse. Finalement, quelques animaux de la ferme comme poules, dindons, lapins, cochons venaient ajouter une note sonore à ce décor déjà très bigarré.

Sans trop attendre, le crieur brisait la glace et lançait la première mise aux enchères. Pour ce faire, il avait choisi, en fin psychologue, un objet «pas piqué des vers» dont il commençait d'abord par vanter avec brio toutes les qualités. Chaque fois, il rappelait aux paroissiens leur devoir envers les âmes du purgatoire et si cela pouvait être utile il n'hésitait pas à rappeler à la mémoire de l'auditoire le souvenir d'un concitoyen disparu depuis peu.

Les habitants ne se faisaient pas tirer l'oreille longtemps et la danse des offres démarrait sans tenir compte de la valeur réelle des objets. C'était d'abord et avant tout affaire de générosité. Lorsque le crieur avait ainsi liquidé toutes les pièces de son grand bazar, il s'empressait d'aller remettre au curé de la paroisse le montant recueilli. Il s'agissait du «trésor des âmes».

Tout au long du mois et de l'année, ces fonds auxquels des offrandes particulières venaient s'ajouter allaient servir à faire chanter une multitude de messes à l'intention de «ces chers disparus» comme on les appelait.

«Les coutumes de nos ancêtres» par Yvon Desautels, Éditions Paulines

Tirages annuels

LES TIRAGES ANNUELS DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE LA RIVIÈRE DU NORD

N'oubliez pas, dans le cadre de sa campagne de financement, la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord vous invite pour sa première cuvée 2010-2011 à vous procurer ses billets de tirages au coût de 25 \$.

¹ Âmes des morts chez les Romains

Cet investissement qui soutiendra les activités de votre Société d'histoire vous permettra de participer à 4 tirages¹ qui auront lieu en décembre 2010, janvier, février et mars 2011. Chacun des tirages permettra de mettre la main sur des prix d'une valeur d'environ 1 000 \$, soit 4 000 \$ au total.

Vous avez jusqu'au 30 novembre 2010 pour mettre la main sur ces billets qui sont disponibles :

- ✚ Site internet : www.shrn.org
- ✚ Courriel : courriel@shrn.org
- ✚ Centre d'archives : 450-436-1512 poste 3339
- ✚ Membres du conseil d'administration
- ✚ Entreprises participantes

Le premier tirage du 15 décembre approche! Il aura lieu dans les bureaux de l'Industrielle Alliance au 2192, rue Labelle à Saint-Jérôme à 15h.

Votre participation nous permettra d'offrir plus de services aux membres ainsi que de poursuivre notre objectif d'être une référence pour la recherche historique.

Marc Loiselle
Vice-président

Dossiers

Table de concertation des sociétés d'histoire et du patrimoine des Laurentides

Projet archives du Conseil de la culture des Laurentides (CCL)

Depuis avril et jusqu'en octobre, la SHRN participe, avec huit autres organismes qui conservent des archives, au Volet 3 – Projet structurant pour les archives privées dans les Laurentides mis en place par le CCL. Une archiviste itinérante se promène d'une société à l'autre pour soutenir les bénévoles et les conseiller en matière d'archives.

À la SHRN, cette personne a poursuivi le projet de restructuration en vérifiant et en mettant à jour les informations dans la base de données. De plus, elle a soutenu et supervisé les bénévoles qui recotaient les chemises et les documents, précisaient des informations manquantes, réalisaient parfois du tri ainsi que des tâches de préservation (mettre des photographies dans des enveloppes individuelles, réparer des documents endommagés avec du matériel archivistique, intercaler un papier sans acide entre les pages des albums photo, etc.).

¹ Le tirage est approuvé par la Régie des alcools, des courses et des jeux. (RACJ 413895)

En plus de la formation offerte aux bénévoles de la référence, deux autres formations seront données sous peu à quelques bénévoles pour du traitement d'archives et pour l'utilisation de la base de données pour la description des archives selon les Règles de description des documents d'archives (RDDA). Du soutien sera également proposé au Comité d'acquisition afin qu'il se familiarise avec la politique et les procédures d'acquisition d'archives.

À partir d'octobre, cette même ressource, qui sera engagée par la SHRN grâce à une subvention, pourra soutenir, parallèlement à son travail de traitement du Fonds Mgr Paul Labelle, l'équipe de bénévoles qui s'occupera de continuer à recoter les dossiers et les documents. Cette opération de restructuration des fonds, commencée l'an dernier, se poursuivra tout l'automne et probablement tout l'hiver. Par le bulletin, vous serez tenus au courant de l'avancement de ce long travail.

Lise Renaud
Secrétaire

Un vent de changement à la Société d'histoire! La suite ...

Par Linda Rivest

Archiviste contractuelle

Le Fonds François Varin (P018) fait peau neuve . . .

Depuis quelques semaines, Marc Loiselle travaille fort pour organiser ce fonds des plus intéressants. Il a classé tous les dossiers du fonds dans les différentes séries en plus d'appliquer des critères de tri, de retirer les documents n'ayant pas de valeur historique ou en double et de mettre en ordre les documents dans chaque chemise. Celles-ci seront d'ailleurs toutes remplacées et identifiées clairement par une cote. D'ici l'automne, nous serons sûrement en mesure de vous offrir un répertoire numérique facilitant l'accès et la recherche dans ce fonds dont voici la description :

P018 Fonds François Varin. - 1923-[199-?]. – 2,5 m de documents textuels. – env. 8 cm de photographies. – 5 cm de négatifs.

Notice biographique :

François Varin est né en 1958. «Employé d'un commerce de matériel de bureau, il avait une formation d'historien qu'il mit au service de la SHRN. L'histoire était une de ses grandes passions.» Il a été président à la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord de 1982 à 1993 et s'est impliqué afin de sensibiliser les gens à la conservation du patrimoine. «La sauvegarde de l'édifice du Vieux-Palais puis celle de la Maison Blanche ont particulièrement marqué son mandat à la présidence». Il fut chroniqueur au journal *Le Mirabel* pendant 10 ans. Il est décédé en 1996.

Source : Société d'histoire de la Rivière-du-Nord / Gardienne de notre passé depuis 25 ans, SHRN, 2006

Historique de la conservation/Source immédiate d'acquisition:

Don de François Varin et de la succession.

Portée et contenu :

Le fonds porte principalement sur des concessions de propriétés et la toponymie de la région de Saint-Jérôme et des municipalités environnantes. Il est aussi question d'édifices commerciaux et publics, de résidences familiales, de notes biographiques sur des individus et des familles, du service d'aqueduc de Saint-Jérôme et du régime seigneurial. Les négatifs portent principalement sur des concours de coiffure.

Le fonds contient principalement des recherches historiques et des reproductions de documents anciens ainsi que des photographies et des négatifs.

Le fonds se compose de 11 séries :

Série 1 : Scène municipale

Série 2 : Services publics

Série 3 : Patrimoine bâti

Série 4 : Commerces, entreprises et manufactures

Série 5 : Vie sociale, culturelle et sportive

Série 6 : Individus et familles

Série 7 : Monde religieux

Série 8 : Lotissement

Série 9 : Dossiers de recherche

Série 10 : Comité de toponymie

Série 11 : Documents iconographiques

Notes :**Instrument(s) de recherche :**

SHRN-A Index général des photographies

SHRN-C Inventaire général des fonds, photographies

P018 Fonds François Varin, répertoire numérique simple

Note générale :

Notice descriptive tirée de l'État général des fonds de la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord (1996) rédigée par Jean-Marc Flibotte; augmentation et révision en 2010 par Linda Rivest.

Formation pour les bénévoles à la référence

Le 29 septembre dernier, Linda Rivest, archiviste contractuelle, a donné une formation aux bénévoles qui s'occupent de recevoir les chercheurs le mercredi après-midi.

Photographe, Marc Loiselle



Il a bien sûr été question de la restructuration des fonds en cours depuis l'an dernier. Certains fonds ayant été recotés entièrement avec le nouveau système de cotation, d'autres non, les bénévoles doivent faire face à un entre-deux pour la nouvelle saison 2010-2011. On leur a ainsi présenté différentes façons de procéder pour repérer les archives en attendant la réimpression complète des instruments de recherche.

Cette formation était également l'occasion de rappeler les procédures quant à la consultation et à la reproduction des archives. Quelques

notions de base sur les droits d'auteur et les restrictions ont été abordées afin de mieux outiller les bénévoles qui doivent s'assurer d'appliquer les lois et de bien informer les chercheurs de leurs obligations.

Cette formation était d'autant plus pertinente puisque la SHRN accueille trois nouvelles ressources cet automne. Messieurs Marc-André Durand et Alain Messier ainsi que Madame Marie-Marthe Quevillon se joignent à Mesdames Marie-Paul Hamel, Louise Locas, Geneviève Monet, Raymonde Thibault et Monsieur Marc Loiselle. L'équipe de bénévoles du mercredi sera heureuse de vous accueillir jusqu'à la Saint-Jean-Baptiste les mercredis entre 13h et 16h au local de la Société.

La numérisation du fonds Mgr Paul Labelle (suite)

Nous vous rappelons que le fonds Mgr Paul Labelle sera fermé à la consultation d'octobre 2010 à janvier 2011. Les documents datés entre 1854 et 1976 (0,81 m de documents textuels, environ 825 photographies et 43 documents sonores) seront traités grâce aux subventions reçues de Bibliothèque et Archives nationale du Québec, de la Ville de Saint-Jérôme et de monsieur Gilles Robert, député de Prévost.

Ce traitement permettra la réalisation d'un instrument de recherche où les dossiers du fonds seront décrits ainsi que toutes les photographies. Dans un même ordre d'idées, la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord vient d'acquérir, grâce à une subvention de la Ville de Saint-Jérôme, les doubles et les négatifs de nombreuses photos avec des informations détaillées sur chaque d'elles, de Germain Beauchamp photographe professionnel de Saint-Eustache, qui avait reproduit plusieurs photos anciennes à la demande de Mgr Paul Labelle.

Ainsi un travail en profondeur pourra être accompli sur ce fonds d'archives important de la Société d'histoire et permettre aux membres et aux chercheurs un accès privilégié au travail éminemment important et intéressant de Mgr Paul Labelle.

Toute personne intéressée à participer à la poursuite de ce projet, peut faire parvenir sa contribution à la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord (Fonds Mgr Paul Labelle). Veuillez noter qu'un reçu aux fins d'impôt vous sera remis pour un don de 20 \$ et plus.

Linda Rivest,

Archiviste contractuelle

En dirzet du Conseil d'administration

Assemblée générale annuelle 2010

Lors de l'Assemblée générale annuelle du 8 juin 2010, sept membres de l'exécutif ont été élus par les personnes présentes.

Madame Line Renaud avait reçu sept bulletins de candidature de personnes intéressées à poursuivre leur mandat et/ou à participer aux projets de la Société d'histoire. Madame Marie-Paule Hamel quitte l'exécutif après de nombreuses années d'implication à la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord, tout particulièrement pour son excellent travail au centre d'archives avec les bénévoles du mercredi après-midi.

Les personnes suivantes seront donc les administrateurs nommés pour le prochain exercice :

✚ Suzanne Marcotte	présidente
✚ Marc Loiselle	vice-président, financement
✚ Monique Dupont	trésorière
✚ Line Renaud	secrétaire, bulletin
✚ Marie-Hélène Pelletier	administratrice, activités et communication
✚ Louise Labrosse-Locas	administratrice, acquisitions
✚ Geneviève Monet	administratrice, contenu internet

Line Renaud

Secrétaire

courriel@shrn.org

En dernière heure ... la toute dernière acquisition

Le fonds Claude-Henri Grignon

Le fonds Claude-Henri Grignon a été cédé à la SHRN par la Ville de Saint-Jérôme en juin dernier. Depuis le début septembre, il est accessible à la consultation puisque ce fonds a entièrement été traité en 2007-2008 par Linda Rivest qui avait été engagée pour en faire la description au niveau du dossier et parfois de la pièce (photographies, artefacts...) et pour réaliser un répertoire numérique exhaustif. Voici la description au niveau du fonds pour vous présenter un aperçu de son contenu et vous donner le goût de venir le consulter.

P066

Fonds Claude-Henri Grignon. - 1871-2007, surtout 1920-1973. - 3,09 m de documents textuels et autres documents.

Notice biographique :

Wilfrid Grignon est né à Saint-Jérôme en 1854. À la demande du curé Antoine Labelle, il s'installe à Sainte-Adèle comme médecin. Le mariage de Wilfrid Grignon et Eugénie Baker a lieu le 10 février 1879 à Sainte-Adèle. Ils auront neuf enfants dont huit vivront jusqu'à l'âge adulte : Blanche (1879-1915), René (1882-1928), Raoul (1884-1908), Irène (1886-1935), Alice (1887-1958), Jeanne (1889-1931), Louis-Marie (1891-1941) et Eugène-Henri (1894-1976).

Claude-Henri, le plus jeune des enfants du couple, naît à Sainte-Adèle le 8 juillet 1894 sous le nom d'Eugène-Henri. Il a fait une partie de ses études à l'école du village, au Collège Saint-Laurent (2 ans), avec des professeurs privés et à l'Institut agricole d'Oka, mais c'est surtout un autodidacte. Il quitte définitivement l'école après la mort de son père survenue en 1915. Il épouse Thérèse Lambert, de Saint-Gabriel-de-Brandon, le 2 septembre 1916 puis emménage à Montréal jusqu'en 1930. Le couple n'aura jamais d'enfants, mais adoptera leur nièce Claire, fille de René Grignon, à la mort de celui-ci.

Claude-Henri Grignon est fonctionnaire pour les gouvernements fédéral et provincial et occupera, entre autres, le poste d'agent de douane et de publiciste adjoint au ministère de la Colonisation. Il a également collaboré à de nombreux journaux et magazines (certains sont des journaux militants) : *L'Avenir du Nord* (premier article; 29 septembre 1916 - de Jules-Édouard Prévost), *La Minerve* (1920 - d'Arthur Sauvé), *Le Nationaliste* (1921-1922), *Le Matin* (28 janvier 1922-1923), *Vie canadienne* (1930), *La nation de Québec* (1930), *Le Petit journal* (1931), *Le Canada* (1931-1933, Olivar Asselin y est rédacteur en chef à partir 1930), *La Revue populaire* (1931-1934), *Vivre* (vers 1934; de Jean-Louis Gagnon), *L'Ordre* (1934-1935; fondé par Olivar Asselin en mars 1934 - dissous en mai 1935 pour problèmes financiers - alors entouré de Lucien Parizeau, frère Marie-Victorin, Alfred DesRochers et plusieurs autres), *La Renaissance* (1935; fondé par Olivar Asselin en juin 1935 et dissous en décembre 1935 pour des problèmes financiers, entouré sensiblement des mêmes collaborateurs que *L'Ordre* ainsi qu'Albert Pelletier, Jean-Charles Harvey et Berthelot Brunet), *Bataille* (1935), *Vie au grand air* (début 1938?-pendant 2 ans), *Le bulletin des agriculteurs* (1941-1970) et *En avant!*.

Certains articles sont parus sous les pseudonymes de Valdombre, Claude Bâcle, Le convive distrait, Des Esseintes, les frères Zemganno, le masque de velours ou Trois Ixes.

Il est membre de l'École littéraire de Montréal de 1920 à 1926. En 1922, il publie un premier recueil d'essais, *Les vivants et les autres*, sous le pseudonyme Valdombre. Par la suite, sous le nom de Claude-Henri Grignon, il publie *Le secret de Lindbergh* (1928), *Ombres et clameurs* (1933), *Un homme et son péché* (1933), *Le déserteur et autres récits de la terre* (1934) et *Précisions sur «Un homme et son péché»* (1936). La même année, il fonde *Les Pamphlets de Valdombre* où il publie, pendant près de 8 ans, des pamphlets littéraires et politiques (1936-1943). *Un homme et son péché* fut un succès immédiat et à partir de 1939 le radiroman *Un homme et son péché, une autre des belles histoires des pays d'en haut* est diffusé par Radio-Canada jusqu'en 1962; puis par CKVL de 1963 à 1965.

Le célèbre roman est également adapté au théâtre sous le titre *Les Paysanneries*, entre 1942 et 1953, puis au cinéma avec les films *Un homme et son péché* (1949), *Séraphin* (1950) et *Séraphin : Un homme et son péché* (2002) et finalement à la télévision de Radio-Canada de 1956 à 1970 sous le titre *Les belles histoires des pays d'en haut. Un homme et son péché*, récit paysan qui raconte les aventures d'un avare, est son oeuvre majeure.

Claude-Henri Grignon a également fait de la radio pendant cinq ans à CKAC (6 novembre 1949-1954) où il animait une causerie *Le journal de Claude-Henri Grignon* diffusée le dimanche soir pendant 15 minutes. Il se prononçait chaque semaine sur les questions d'actualité.

Au cours de sa carrière, M. Grignon a remporté plusieurs prix et distinctions dont : le Prix Athanase-David pour *Un homme et son péché* en 1935, le Beaver Award for Distinguished Service offert par Radio-Canada pour le succès du radiroman *Un homme et son péché, une autre des belles histoires des pays d'en haut* en 1945. Il devint membre de la Société Royale du Canada en 1962 et fut reçu officier de l'Ordre du Canada en 1967.

Outre l'écriture, Claude-Henri Grignon sera maire de Sainte-Adèle de 1941 à 1951 et nommé préfet de Terrebonne en 1946. Il meurt dans son village natal le 3 avril 1976 à l'âge de 81 ans. Son épouse, Thérèse Lambert, décédera le 20 janvier 1984.

Historique de la conservation :

Suite au décès de Claude-Henri Grignon, une quantité importante de documents a été acquise par la Bibliothèque nationale du Québec en 1977. La succession (Claire Grignon) a cependant conservé des objets et des archives dont une autre partie a été remise en 2006 à Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Après le décès de Claire Grignon cette même année, Pierre Grignon, petit-neveu et filleul de Claude-Henri Grignon, a hérité des archives et artefacts. Le 19 décembre 2007, la Ville de Saint-Jérôme acquérait le fonds puis en 2008 des démarches étaient entreprises auprès de la Ville par la Société d'histoire de la Rivière-du-Nord pour que le fonds lui soit cédé. L'entente fut signée le 4 juin 2010.

Portée et contenu :

Ce fonds illustre les intérêts personnels et la carrière professionnelle de Claude-Henri Grignon. Il témoigne entre autres de sa passion pour la pêche, comme tous les descendants Grignon, et de son intérêt pour la politique, ayant initié par son père dès son jeune âge. Le fonds met en valeur tout particulièrement sa carrière d'écrivain et de conférencier. Plusieurs documents composent ce fonds dont entre autres plus de 350 photographies, des enregistrements sonores, des artefacts, des manuscrits de pièces de théâtre, d'épisodes radiophoniques ou télévisuels, des livres écrits par Claude-Henri Grignon, des membres de sa famille ou d'autres auteurs, des affiches, des dessins, des coupures de presse et de la correspondance.

Le fonds est divisé en six séries : Affaires personnelles (1871-1985), Écrivain (1920-2007), Prix et honneurs (1948, 1960-1976), Publications (1876, 1895, 1902-2008), Documents iconographiques et sonores ([vers 1875-1973, 1983, 2001, surtout [193-]-1967) et Artéfacts ([18-]-[19-]).

Source du titre composé propre : Le titre est basé sur le contenu du fonds.

Collation : Le fonds contient aussi 351 photographies, 41 artefacts, 19 bandes magnétiques, 13 dessins, 9 autres images fixes et 5 affiches.

Langue des documents : Français, quelques documents en anglais.

Restrictions : Des droits d'auteur s'appliquent à plusieurs documents de ce fonds. Les droits ont été mentionnés pour la sous-série *Photographies* selon la Loi sur les droits d'auteur (C-42) en vigueur en 2009 lors de la réalisation de l'instrument de recherche. Les droits d'auteur sur les documents produits par Claude-Henri Grignon appartiennent à la succession jusqu'en 2026 inclusivement. D'autres documents peuvent être soumis aux droits d'auteur; il est du devoir de l'utilisateur de s'assurer de respecter toutes les lois qui s'appliquent.

Documents connexes : Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ), MSS246 Fonds Claude-Henri Grignon. Voir aussi MSS71 et MSS123.

Partenaires

Dans le cadre du traitement et de la numérisation du Fonds Mgr Paul Labelle, nous désirons souligner le soutien financier de monsieur Gilles Robert, député de Prévost ainsi que Bibliothèque et Archives nationales du Québec et la Ville de Saint-Jérôme.

Nous désirons également souligner le soutien financier du Conseil de la culture des Laurentides qui nous permet d'aller de l'avant avec l'engagement d'une archiviste itinérante que se partagent les membres de la Table de concertation des sociétés d'histoire et du patrimoine des Laurentides.

La Société d'histoire remercie les personnes et organismes qui nous appuient en s'impliquant dans divers projets.

Nous tenons à remercier la Ville de Saint-Jérôme pour son soutien constant et l'aide apportée dans le cadre de notre mission de diffusion de l'histoire régionale.

